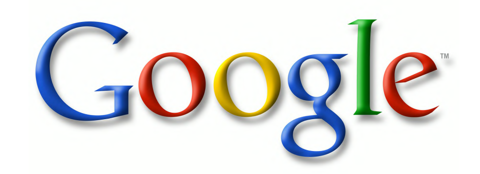
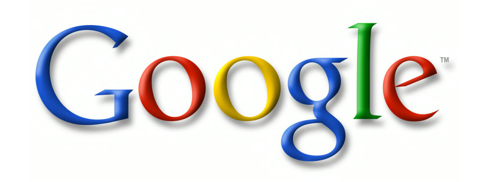




LES LETTRES

DE

PHILIPPE DE COMYNES

AUX ARCHIVES DE FLORENCE

recueillies

PAR E. BENOIST

docteur ès lettres.



LYON
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN
rue d'Amboise, 6.

M DCCC LXIII.



LES LETTRES

DE PHILIPPE DE COMYNES

AUX ARCHIVES DE FLORENCE.

LES LETTRES

DE

PHILIPPE DE COMYNES

AUX ARCHIVES DE FLORENCE

recueillies

PAR E. BENOIST

docteur ès lettres.



LYON

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN

rue d'Amboiſe, 6.

M DCCC LXIII.



LES LETTRES DE PHILIPPE DE COMYNES

AUX ARCHIVES DE FLORENCE.

ON ſait que Comynes a été, ſous Louis XI, ambaſſadeur de France à Florence; lui-même le raconte au livre VI de ſes *Mémoires*. Comme il le reconnaît en divers endroits de ſon récit & comme on peut le vérifier dans le premier volume des *Relations diplomatiques entre la Toſcane & la France*, publié par M. Abel Desjardins, il conſerva avec la maiſon de Médicis des rapports aſſez étroits dont il reſte quelques traces dans les archives de Florence. Ce ſont des lettres, dont une ſeule a été publiée par M. Desjardins; les autres, au-

tant que je puis croire, ſont inédites. Tandis que je feuilletais les papiers des Uffizi pour trouver des renſeignements relatifs à Guichardin, il y a trois ans, ces lettres me furent ſignalées par M. Paſſerini & M. Guaſti. J'en vis ſix alors. Au mois d'août dernier, j'étais encore en Italie pour d'autres travaux relatifs à l'hiſtoire de Sienne, & pendant une courte viſite aux Archives, on m'en montra trois nouvelles. Je les fis toutes copier avec ſoin & je les collationnai moi-même ſur le manuſcrit original. Je penſe bien faire de les donner ici au public. Elles me ſemblent un appendice intéreſſant aux *Mémoires* & nous font voir, dépouillée de tout apprêt pour la poſtérité, la penſée du diplomate du quinzième ſiècle. Il a été accuſé de s'être laiſſé corrompre par les Médicis & d'être devenu leur agent penſionné à la cour de France. Ses lettres ne le juſtifient pas de cette imputation. Sans la confirmer d'une manière abſolue, elles laiſſent entrevoir, au milieu de paroles un peu incertaines, la probabilité du fait. Les ambaſſadeurs florentins, dont M. Desjardins nous a donné les dépêches, prétendent que Comynes jouiſſait, à tout prendre, de peu de crédit à la cour de Charles VIII. Je le croirais volontiers, à voir quelle peine il ſe donne pour ſe faire valoir & vanter ſes ſervices. C'était le plus habile des politiques de France. Il avait commencé à la cour de Louis XI; il avait achevé de s'inſtruire en Italie: il était reſté lié avec les princes italiens; il les aimait comme un bon écolier qui ſe ſouvient des leçons de ſes maîtres; mais il leur était inférieur pour la ſou-

pleſſe & la dextérité. Il ſe laiſſa jouer dans ſon ambaſſade de Veniſe, & quoique les Florentins envoyés à la cour de France le regardent comme ſupérieur à ceux qui l'entourent, jamais, toutefois, ils ne proclament en lui une habileté qui le faſſe leur égal. Ils ſe ſervent de lui, le careſſent, le ménagent, mais ils ont bien vite reconnu ce qu'il y a d'incomplet dans ſon talent de politique, & la ſituation fauſſe dans laquelle il ſe trouve. Objet de la jalouſie des autres courtiſans, & médiocrement craint par eux, il ne rend que des ſervices de ſecond ordre, n'a jamais le dernier mot dans les affaires, & n'eſt guère écouté par perſonne. Il s'agite, s'empreſſe, obtient une conſidération plus apparente que réelle, &, parce qu'il n'eſt plus tout à fait français, & qu'il n'a pas encore la ſubtilité déliée des Italiens, a toujours un rôle au-deſſous de ſon talent & de ſa valeur réelle.

Quelques-unes de ces lettres ſont de ſa propre main, les autres ont été dictées à un ſecrétaire ; deux d'entre elles ſont accompagnées d'une traduction italienne. Qui a fait ces traductions ? Il eſt certain que l'une d'elles émane du cabinet ou, comme nous dirions aujourd'hui, du ſecrétariat de Laurent de Médicis ; on a voulu épargner au premier citoyen de la république florentine l'embarras d'une langue étrangère ; l'autre a peut-être été écrite ſous les yeux de Comynes. La feuille de papier qui contient l'italien a été pliée des mêmes plis que celle où ſe trouve le français. Elle porte l'empreinte de la même cire rouge. La ſignature me déterminerait d'une manière for-

melle, si je ne m'étais aperçu que, lorsque des secrétaires italiens traduisent ou transcrivent pour leurs maîtres des lettres interceptées, ou simplement expédiées de l'étranger, ils imitent, souvent avec un singulier talent de faussaire, la signature de la pièce originale. Dans plusieurs circonstances, j'ai pu constater le fait sans qu'il y ait le moins du monde lieu à une méprise. C'est ce qui me met en garde contre la signature de cette traduction.

Les lettres de Comynes sont en général d'une écriture difficile à lire, surtout lorsqu'il prend la plume lui-même. En quelques endroits il se trouve des lacunes produites par le temps & l'humidité, sans que nous ayons toutefois rien perdu d'important. L'orthographe est irrégulière & capricieuse, au point de varier plusieurs fois dans la même lettre. Dans aucune la date de l'année n'est indiquée. Quelquefois elle se conclut facilement de la mention suivante, écrite en italien, *reçue le tel jour, de tel mois, de telle année ; répondu, etc.* Ailleurs il faut conjecturer d'après les événements dont il est question dans la missive, & presque toujours cette conjecture est aisée. J'essayerai, en transcrivant chacune d'elles, d'ailleurs avec la plus scrupuleuse fidélité qu'il m'a été possible, & sauf correction de ceux qui, après moi, s'occuperont du même sujet, de replacer ces lettres au milieu des circonstances qui les ont entourées.

Le cinquième chapitre du VIe livre des *Mémoires* de Comynes porte le titre suivant : *Comment le seigneur d'Argenton, durant les guerres de la conqueste de*

la Bourgogne fut envoyé à Florence, & comment il receut l'hommage de la duché de Gennes du duc de Milan au nom du Roy. Cette miſſion était une ſorte de diſgrâce. Comynes était alors en Bourgogne où il avait excité quelques mécontentements, & ſon départ fut précipité. Toutefois, dans une lettre datée d'Arras, le 12 mai 1478, le roi le recommande à la République Florentine comme un *amé & féal conſeiller, & l'un des hommes en qui il a le plus de confiance* (1). L'ambaſſade n'eut guère de réſultat, nous dit Comynes. Quelques troupes obtenues de la ducheſſe de Savoie, ſœur de Louis XI, & du duc de Milan furent à peu près tout le ſecours qu'il procura aux Florentins. Selon Comynes, il demeura environ un an à Florence ou en ſon territoire. Il exagère probablement, ou, par ce mot de territoire, il déſigne, d'une manière générale toute l'Italie du nord ; car, le 23 août 1478, la République, répondant à Louis XI, parle de Comynes en ces termes : *redit ſua legatione functus* (2). C'eſt ici que ſe placent les deux premières lettres que contiennent les archives des Uffizi. En voici le texte :

A Meſſire Anthoine de Médicis a Millan.

« Anthoine. Je feray end (*endemain?*) ycy & mercredy a Millan. Il eſt venu ycy ung homme qui m'a dit que Madame de Savoye eſt morte, dont je ſuis bien esbahy & fort deſplai-

(1) *Relations Diplomatiques, etc.*
(2) *Id.*

ſant. Je vous prie, renvoyés moy ung homme batant au devant de moy qui men ſache a dire la vérité. Et adieu.

« Eſcript a Haſti a mi de nuit, a vendredi XXVIII[e] d'oſt (*ſic*).

« Le voſtre,

« COMYNES. »

A M. Anthoine de Médicis a Millan.

« Anthoine. J'eſcris des lettres au Roy & vous prie que vous les envoyés a Lion & le pluſtoſt que vous pourrez, en cas que vous ſoyez ſeur de la mort de Madame de Savoye. Et autrement non. Et adieu Anthoine mon amy.

« A Palme (*Parme?*) le XXX d'aoſt.

« Le voſtre,

« COMYNES. »

La ducheſſe Yolande de Savoie, dont il eſt ici question, mourut le 29 août, quoique la nouvelle ſemble en être parvenue à Comynes dès le 28; mais la fin de cette princeſſe était depuis longtemps prévue. Il y avait, dans cet événement, de quoi intéreſſer Louis XI, & l'on conçoit que l'ambaſſadeur ait déſiré en informer promptement ſon maître. Tutrice de ſon fils Philibert I[er], Yolande avait diſputé victorieuſement la régence au roi de France & au duc de Bourgogne, en 1472. D'abord alliée de Charles-le-Téméraire, elle avait été enlevée traîtreuſement par

lui après la défaite de Morat; puis les désastres de la Bourgogne l'avaient rendue à la liberté en 1477. Elle avait, la même année, conclu un traité d'alliance avec la Suisse, mais laissait, en 1478, son fils encore mineur. Louis XI cherchait à profiter des troubles du pays pour réunir la Savoie à la France; il l'essaya un peu plus tard, & Comynes devint l'un de ses instruments. En 1482, il commandait, à Mâcon, un corps de troupes destiné à s'emparer de la Bresse (1).

Le correspondant de Comynes, Antoine de Médicis, était un membre d'une autre branche de cette grande famille. Il remplit, en divers lieux, les fonctions d'agent diplomatique. En 1499, après la chute de Pierre, il fut commissaire de la république à Montepulciano. Les Médicis aimaient à employer, dans les grandes affaires, leurs parents, même éloignés. Ils y trouvaient plus de sécurité.

Pendant son séjour auprès de Laurent-le-Magnifique, Comynes avait noué avec lui des relations d'amitié assez étroites pour se charger de devenir le solliciteur des grâces qu'on lui demandait. Louis XI, paraît-il, employait aussi volontiers son intermédiaire. C'est ainsi que nous le voyons, en 1479, recommander deux chevaliers qui, après avoir servi en France & en Angleterre, allaient chercher fortune en Italie. Une pensée se présente à l'esprit quand on songe au caractère bien connu de Louis XI. Ces chevaliers, qui vont de cour en cour, ne sont-ils

(1) Guichenon, *Histoire des ducs de Savoie*, 30.

pas des surveillants chargés d'épier les actions des princes étrangers & de lui transmettre le résultat de leurs observations ? Quoi qu'il en soit, c'est au nom du roi & des principaux seigneurs de France que Comynes introduit ses protégés auprès de Laurent-le-Magnifique. Lui-même se propose, à la fin de sa lettre, pour servir *de tres bon cœur* le Florentin en deçà des monts. Comynes résidait alors à Chinon, dont il était capitaine. La date de l'envoi nous est attestée par la note suivante mise en italien sur la marge : *ricev.*[ta], 20 *ap.*[le] 1479. La signature seule est de la main de Comynes.

A Monseigneur Laurens de Médicis.

« *Seigneur Laurens.* Je me recommande a vous, tant comme je puis. Vous savez que dernièrement, moy estant a Florence, aryva ung homme, lequel apporta letres du Roy & de Monseigneur de Bourbon & de plusieurs aultres grans Seigneurs & Dames de France, en vous recommendant tant & si affectueusement, qui leur estoit possible, ung nommé Messire Grégoire Vanizon, chevalier, seigneur de Courtisolles (*Courthéson*?); sy vous le recommanday ainsy que le Roy & les aultres Seigneurs & Dames escrivoient, & de présent est venu ung des gens dudit Seigneur devers le Roy, & ad ce que j'entens, cest pour plusieurs grans affaires du Roy, dont le Roy m'a chargé par trois ou quatre fois vous escrire de sa part, qui vous requiert & prie, que vous vous veulliez tellement emploier envers la Seigneurie, que ledit chevallier ayt quelque bon & honnourable parti selon l'estat d'un tel Seigneur, & ausy de son cousin nommé Vallevant, lequel le Roy a nourry & les ayme fort tous deux ; & luy ferez ung

treſſingulier & aggréable plaiſir, ainſy que ſcet votre homme Janet Ballerin, qui eſt de par deſa. Seigneur Lorens, de ma part, comme votre bon fils & eſpécial amy; je vous conſeillie & conforte, & prie que les veulliez faire recepvoir a vos ſouldes, car je ſçay bien que ferez grant plaiſir au Roy & encore biaucop plus grant que je ne vous en eſcrips, car le Roy veult, & lui commanda qui ſe tiraſt devers vous, & auſy vous aſure que avez ung treſnotable chevallier en votre ſervice, & aux parties de Ingleterre, & de par deſa eſt merveilleuſement renommé, ſy ne vous eſcrips aultre choſe; ſy non que ſe y vous plait riens, que je puiſſe de par deſa, je l'acompliray de tres bon cœur. Au plaiſir de Dieu, Seigneur Laurens, auquel je prie qui vous doint ce que déſirez.

« Eſcript a Chinon le XIe jour de Mars.

« Le plus que tout votre

« COMYNES. »

L'ambaſſade de François Gaddi vint donner à Comynes l'occaſion d'exécuter ſes promeſſes. La paix de 1480 n'avait pas terminé les débats de l'Italie : les nouveaux alliés n'étaient pas d'accord ſur la manière de tenir leurs engagements. Le roi de Naples ne voulait point reſtituer à la République certains lieux fortifiés dont elle avait été dépouillée pendant la guerre, & les Florentins, de leur côté, cherchaient à conclure une ligue où entrerait le roi de France, & qui leur ſervît de garantie contre de nouvelles attaques. Cette négociation, qui réuſſit, fut conduite par François Gaddi, aidé de Comynes, dont nous avons deux lettres relatives, l'une à la première audience, l'autre

au congé de l'ambaſſadeur. La première, tout entière de la main du ſeigneur d'Argenton, eſt gâtée par l'humidité, & lacérée en pluſieurs endroits. On ne peut lire de quel lieu elle eſt datée. Elle porte le 25 mars, probablement en 1481, puiſque la commiſſion donnée à Gaddi eſt de décembre 1480. Du reſte, lût-on même 1480 ſur la lettre, il faudrait entendre 1481 ; car, du temps de Comynes, l'année ſe comptait encore juſqu'au 25 mars, qui en était le dernier jour. La ſeconde ne contient que deux lignes de la main de Comynes ; mais la date en eſt fixée par la mention ſuivante, en italien, ſur la marge : *Ric.*[ta] *a di* 13 *dicemb.*, *Ris.*[ta] *a di* 24 *detto. Da mons. d'Argenton*, 1481. Elle a donc été écrite le 30 novembre de la même année.

Au Seigneur Lorens de Médicis.

« *Seigneur Lorens*. J'ai reſu unes lettres de vous par Franſisco Gady, qui m'a dit ſa créance bien au lons; offy le Roy ly a donné bonne audience & privée, & l'a trouvé ung treſſage & entendu homme, & en eſt bien fort content. Ledit Franſiſco vous eſcript ſur le tout bien........ Je vous prie que vous pleſe le croire comme a moy meſmes ce (*ſi*) vous eſcripvois ou diſois de........ ſe. Et a Dieu, Seigneur Lorens, a qui je prie, qui vous doinſt tout ſe que vous déſirez; au pléſir.

« Du....... ei, le xxv[e] de Mars, de la main du

« Plus que tout votre

« COMYNES. »

Au Seigneur Lorens de Médicis a Florence.

« *Seigneur Lorens* : Je me recommande à vous tant comme je puis. Aujourduy meſſ. Franciſco Gadi meſt venu dire qu'il avoit eu lettres pour s'en retourner a Florence, & m'a demandé conſeil comme il avoit à ſe governer pour demander ſon congié.

« Je lui ay demandé s'il avoit ſon commandement de la Seigneurie ou de vous. Il m'a dit que non, mais que François Saſſet le luy avoit eſcript en voſtre nom.

« Pourquoy il m'a ſemblé qu'il ne devoit point partir juſques a ce qu'il veiſt la concluſion que le Roy prendroit avec le prince de Tarente affin que le dit Seigneur ne proviſt ymaginacion que vous le leuſſiez d'icy, a poſte du Roy Ferrand, pour aucunes parolles qui ſe ſont dites de ceſte matière, vous adviſant que le Roy eſt auſſi content de la Seigneurie & de vous qu'il fuſt jamais, & ſi quelqu'un a donné a entendre a eulx ou a vous le contraire, je vous aſſeure qu'il vous a mal adverty & luy eſt ledit Franciſco bien fort agréable & entend les choſes de par deça mieulx que mil autres que vous y feuſſiez tenir.

« Et me ſemble que encores que je ne ſoye pas bien ſaige pour vous conſeiller que devez mectre paine de vous entretenir en l'amour du Roy, & que vous ne la devez point peu eſtimer ne les choſes de par deça, & encores que le chemin ſoit long decy la, ſi peult le Roy beaucoup par tout & plus par avanture qu'il ne ſemble a beaucoup de gens d'Ytaillie & ſi vous reſte tousjours bien propice en vos affaires & ſera pour le temps advenir ſi ainſi le fairés. Et a Dieu, Seigneur Lorens, a qui je prie qu'il vous doint ce que vous déſirez.

« A Chinon le xxx[e] jour de novembre,

« Je vous uſſe eſcript de main meſme ſinon pour que vous ne ſuſſiez lire ma lettre (1).

« Le plus que tout voſtre

« COMYNES. »

(1) Ces dernières lignes ſont de la main même de Comynes.

A propos de la lettre ſuivante, qui est, ſur le même feuillet, traduite en italien, probablement par un des ſecrétaires du Magnifique, je haſarderai une conjecture. Elle eſt datée de Moulins. Ne pourrait-elle pas être de 1488, au moment où Comynes, alors dans cette ville, occupé à régler *les différends de la cour avec le duc Jean de Bourbon*, voyait (VII, I) *les petites gens mener noiſe des projets de la France & le ſavait par les ambaſſadeurs qui allaient à Rome, Florençe, Gennes, & ailleurs*. Il aura écrit, par un de ces ambaſſadeurs, à Laurent, pour l'avertir ; j'ajouterai pour s'en faire un appui. Préciſément à cette époque, & au ſujet de la négociation qu'il conduiſait, il éprouva une nouvelle diſgrâce. On trouvait qu'il était trop d'intelligence avec le duc d'Orléans & le duc de Bourbon. Et, en effet, le 24 mars 1488, un arrêt du Parlement de Paris confiſqua le tiers de ſes biens & l'exila de Paris. Les termes de ſa lettre ſont bien comprendre qu'il avait beſoin d'être ſoutenu, &, en échange *de ſon conſeil*, c'eſt-à-dire vraiſemblablement de ſa recommandation, il offre à Laurent ſes ſervices, dont il vante l'importance.

Au Seigneur Laurens de Médicis.

« *Seigneur Laurens*. Je me recomande a vous tant comme je puis. J'eſcrips aucunes choſes d'importance a Coſſme Saſſet leſqueus il vous fera ſçavoir. Ie vous prie que a diligence m'en faſſiez reſponſe & que man mandiez voſtre avis. Car en l'eſtat que ſon mes afferes, j'ay bien beſſoin de tel

conſeil que le voſtre. Toutes foys je ne ſuis poin deſpourveu d'amis, & ſi vous me voulés amploier en riens, me trouverés touſiours voſtre ſerviteur. Priant à Dieu, ſeigneur Laurens, qu'il vous doint accomplir tout ce que vous deſſirés.

« A Molins le IX[e] de may.

« Le plus que tout voſtre

» COMYNES. »

Suit la traduction italienne de la lettre précédente, faite ſur le même feuillet, mais d'une autre main.

Signor Lorenzo io mi raccomando a voi tanto quanto poſſo. Io ſcrivo alchune coſe d'inportanza a Coximo Saxetti, le quali vi farà aſapere. Io vi priego che con diligentia me ne facciate riſpoſta, & che me ne mandiate l' avixo voſtro, perche nell' eſſere che ſono i fatti miei io ho ben bixogno di tal conſiglo, quale è il voſtro : tuttavolta io non ſono punto ſproveduto d' amici, & ſe voi mi volete adoperare in qualche coſa, mi troverrete ſempre voſtro ſervitore. Pregando Iddio, Signor Lorenzo, che vi dia quello deſiderate.

A Molins a di VIIIj° *di maggio.*

Je crains que Laurent n'ait pas donné à ſes agents des ordres aſſez précis en faveur de Comynes. Car, dès l'année ſuivante, nous avons une lettre de lui aſſez triſte, où il ſe plaint du peu d'aide qu'il a reçu des ſerviteurs de la maiſon de Médicis pendant ſa priſon. Il a des querelles pour de l'argent où il voudrait bien voir intervenir Laurent. En revanche, il lui promet de ſurveiller ceux qui négocient en France. La date de cette lettre eſt indiquée par cette note de la marge : *Ricev.[ta]* 20 *ſettembre* 1489. Elle eſt accom-

pagnée d'une traduction italienne qui offre les particularités dont j'ai parlé plus haut, & qui peut avoir été faite ſous les yeux de Comynes. La lettre françaiſe eſt toute de ſa main :

Au Segneur Lorens de Médicis.

« *Segneur Lorens*. Je me recommande a vous tant comme je puis. Je vous avois eſcript touchant Tomas Portunary II mois a ; mes vous n'avez pas eu les lettres, comme m'a mandé mon homme. Tres vollontiers juſſe atendu en m'aſurant ma dette. Mess. Aſerito s'eſt mis a en nier une partie & a me volloir frauder de XIIII^c eſcus. Je vous prie avoir tous jours la matière pour recommandé. Mon homme eſt encore a Millan. Je ne ſé s'il apointeront : à moy ne tiendra. S'il eſt pes (*paix*) avec le Roy des Romains, ſon fet en amendera. J'ay veu lettres de Franconfort du XXe du mois paſé d'un de nous embaſadeurs, qui aſure l'avoir veu jurer, & a ſte propre heure, ay eu lettres de court, qui n'en font nulle menſion. Sy en cy eſt, vous le farez avant avoir ſte lettre. Je ne ſé ſi en Bertangne l'aſeteront (*accepteront*) ; il ſont beaucoup gens mal d'acort.

« Coſme Saſet vous ara de tout eſcript, lequel s'eſt treſſexactement conduit comme jay entendu, & a bonne renommée des gens qui le connoiſſent. La ou je verois faute en vos ſerviteurs, je vous le manderois, car en cy le m'avez vous autres fois eſcript. Je ne les ai pas tous jours trouvés tous ſages. Mes a mon avis y me craingoient plus que homme de de ſa.

« J'ay eu en ma grant néſeſſité a fere de III cent eſcus eſtant en la priſon ; mes gens n'oſoient emprunter de lieu qui vint a connoiſſance & preſoient les voſtres pour les fournir ; y mirent XV jours pour en fournir II cent. Au faillir vollus

avoir trois en IIII mille efcus fur fertain argent dont y me font refpondant pour monfeigneur du Bofage (*Dubouchage*), non oftant que en ay efcript fouvent n'ay peu tirer que III mille francs, que j'ay recepuits VIII jours fon, & en a duré la pourfuite IIII mois. Je fé bien qui n'ont pas tousjours argent, mes y veoient mon befoing, & qui me fafoit pis, je doutois que fte diffimulacion ne fe fift a l'apétit de ceux qui me veullent mal, car par tout mes biens eftoient embrouilliés. Toute fois je vous prie, que pour ceft heure n'en facez nul famblant, car je ne défire la malle grace de nul. Je nay eu le vis a nuf de vous ferviteurs, non plus que a l'autre; mes feulement a vous, ou j'ay plus d'efpérance que en nulle autre perfonne qui vive. Je vous prie, que en efcrivant a vous gens a Lion, dites feullement fe mot, que en fe qui me touchera, qu'il y foient dilligents, & tousjours me pardonner, que fi ardiment vous efcrips, & vous prie ne leur en mander autre chofe, car tous jours trouve Franfois Saffet, mon amy.

« Le Roy & Madame (1), puis peu de jours, me donnent efpérance de mes afferes & aux prélats prins cant & moy ont donné liberté d'aller par tout & reftitué les penfions de leurs frers. De fes chofes n'ay jufques icy fet nulle pourfuite, mes en attenderay leur plefir; mes les presse des biens qui m'ont oftés & fet perdre, car d'autre eftat ni office n'ay nulle envie.

« Segneur Lorens, je vous fuplie avoir pour recommandé une matière dont n'a guères vous ay efcript, qui s'adrefe a Rome & me commandez voftre plefir, & vous me trouverez preft a y obéir, priant a Dieu, segneur Lorens, qui vous doinft tout fe que vous defirez. A Dreux, le Ve d'auft, de la main de

« Plus que tout voftre

« COMYNES. »

(1) Mme de Beaujeu.

Yhs.

Singnor Lorenzo, io mi rachomando a voi tanto chome io posso. Io vi havevo schripto tochante Tommaxo Portinari 2 mesi fa, ma voi non avete auto la lettera, come m' ha schripto el mio huomo. Molto volentieri arei aspettato asichurandomi della depta, ma Accierito s' è messo a negharne una parte, & a volermi fraldare di 1400 scudi. Io vi priegho avere sempre la materia per rachomandata. Il mio huomo è anchora a Milano. Io non so se e' s' achorderanno : da me non mancharà. S' egl' è pace con il Re de' Romani el fatto suo ne amenderà. Io ho visto lettere da Franchoforte de' XX *del mese paxato d' uno de' nostri Imbasciadori, che ciertificha averla veduta giurare. E in questo punto ho auto lettere di Chorte, che non ne fanno nessuna menzione. Se chosi è, voi lo saperete avanti la auta di qua. Io non so se in Berttangna la acciettaranno, e' sono assai giente & male d'accordo. Choximo Saxetti vi harà di tutto schripto : el quale s' è saviamente condopto secondo ch' io ho inteso, & a buon nome dalle giente che lo chonoscono : dove io vedessi manchamento ne' vostri servidori ve ne avertirei perche così m' avete altra volta schripto. Io non gli ho sempre trovati tutti savi, ma ammio avixo e' mi temono più che huomo di di qua.*

Io ho avuto in mia grande necessità affare di 300 scudi, istando in prigione, & e' mia non ardivano richiedere in luogho che venissi alluce. E richiesono i vostri per eser serviti; i quali penoron 15 giorni a servire di 200. Nello uscire volli avere 3 o 4 mila scudi sopra cierti danari che m' anno promesso per Monsingnor di Bucciagio : e non ostante che n' abbi schripto spesso non n' o potuti avere che 3000 franchi, i quali o avuti da 8 giorni in qua, che è quattro mesi che io gli chiesi. I' so bene che non anno sempre danari, ma e' vedevano il mio bisongnio. Avevo per peggio ch' io dubitavo che questa disimulazione non si facessi allo appetito di quegli che mi voglion male; perche per tutto i miei beni erano ingharbugliati. Tuttavolta io vi priegho, che per hora non ne facciate nessuna dimostrazione; perche io non desidero la mala grazia di persona. Io

non ho avuto l' ochio a nessuno de' vostri servidori, all' uno più che all' altro; ma solamente a voi, in che io ho più speranza, che in nessuna altra persona che viva. Prieghovi che schrivendo à vostri di Lione diciate solamente questa parola: che in quello che aparterrà a me sieno diligienti; e sempre mi perdonate se io vi schrivo arditamente, preghandovi il non farne loro altra dimostrazione, perche sempre ho trovato Francesco Saxetti mio amicho.

De mia affari il Re e Madama da pochi giorni in qua mi danno buona speranza; & ai prelati presi quando me anno dato la libertà d' andar per tutto, e ristituito le pensioni de' loro frategli. Di queste cose non ho infino a qui fatto alchuno prochaccio, ma ne aspettarò il loro piacere; ma il sollecito de' beni che e' m' anno tolti e fatti perdere perche d' altro stato nè d' altro uficio non mi churo.

Singnor Lorenzo io vi suplicho aver per rachomandato una materia della quale non è molto ch' io vi schrissi che s' adiriza a Roma: e chomandatemi il vostro piacere, che mi troverrete presto a hubbidirvi, preghando Iddio, che vi dia tutto quello che disiderate. Ischripta a Dreux addi 5 d' Aghosto della mano del

Più che tutto vostro,

COMINES.

Les deux dernières lettres, écrites après la mort de Laurent de Médicis, ont rapport à la descente de Charles VIII en Italie. M. Desjardins a déjà publié la première dans ses *Relations diplomatiques*. Je l'imprime de nouveau, d'abord pour la réunir aux autres qu'il a laissées de côté, & parce qu'elle me semble ne pouvoir s'en détacher, sans faire une lacune dans ce fragment de correspondance; en second lieu, parce que je crois avoir reproduit un texte un peu plus

exact pour ce qui concerne l'orthographe du manuſcrit. Enfin, à la lettre qui était adreſſée à Laurent Spinelli, j'ajoute celle qui était deſtinée à Pierre de Médicis, & je regrette que M. Desjardins l'ait négligée dans ſon excellente publication. Elle eſt très-caractériſtique, non par les faits qu'elle contient, mais par le ton qui y règne, & peut-être marque mieux encore que la première les ſentiments dont Comynes était animé envers le fils de ſon ancien ami.

On ſait comment, après la mort de Laurent de Médicis, ſon fils Pierre, abandonnant la ſage conduite tenue par ſon père, au lieu de conſerver l'équilibre de l'Italie & l'amitié de la France, ſe livra tout entier aux Napolitains, & détermina, par cette politique, Ludovic le More à réveiller l'humeur conquérante de Charles VIII. Dans cette circonſtance, Comynes devait être fort embarraſſé; ſes affections le portaient vers la maiſon de Médicis; la fauſſe politique de Charles VIII, ſi contraire à celle de Louis XI, qui *donnait les Génois au diable*, l'obligeait à s'oppoſer, dans les conſeils du roi, au funeſte projet de deſcendre en Italie. Mais Pierre de Médicis était loin de lui rendre la tâche facile. Sans prévoyance, ſans réſolution, ſans vues certaines, il ſe livrait tous les jours davantage aux Aragonais de Naples, par le moyen des Orſini, ſes parents, & cherchait, par de vaines ambaſſades, à conjurer le reſſentiment de Charles VIII, ſtimulé dans ſon entrepriſe par le Régent de Milan & les mécontents napolitains. Les dépêches de François della Caſa,

de Lorenzo Spinelli & de Gentile Becchi témoignent de l'attitude de Comynes à la cour de France. Membre de la commiſſion des Cinq, chargée de traiter des affaires d'Italie, il était tout à la Toscane, ſervait d'introducteur aux députés, accueillait leurs réclamations, &, par intérêt ou par amour-propre, ſe faisait leur défenſeur. Mais ſa réputation d'habileté lui nuiſait; il pouvait peu de choſe. D'ailleurs, Pierre de Médicis ſuivait mal ſes conſeils, manquait avec lui de ménagements & d'égards. On lui promettait des préſents qui ne venaient pas. Il eſt probable qu'il ne put s'entendre avec Pierre Capponi, qu'il traite aſſez mal dans ſes *Mémoires*. Auſſi, au mois d'août 1494, dix-ſept jours avant le départ du roi, peu de temps avant que lui-même ne quittât la France pour ſe rendre à Veniſe, où il était au mois de ſeptembre, laiſſe-t-il échapper deux lettres éloquentes & indignées, violentes récriminations, adreſſées à Laurent Spinelli, agent des Médicis à Lyon, & à Pierre de Médicis. Les voici toutes deux :

A Laurens Spinelly.

« Laurens, je me recommande à vous tant comme je puis. Vous ſavez que a l'eure de voſtre partement de Lyon vous & Coſme m'avez eſcript, me priant, que ſi je venoie en court que miſſe peine de donner a entendre au Roy & a Meſſeigneurs qui ſont au pres de luy le contraire des charges que lon donnoit contre vérité alla Seignourie de Florence & au ſeigneur Pierre de Médicis : en paſſant a Lyon ay ſceu comment vous m'avez eſcript puis naguères & que les lettres

étoient allees a Paris, lesquelles je n'ay point eues, & que vous seul devés estre de retour a ceste heure a Chambéry.

« Pourquoy, tant pour satisfaire a vostre requeste que pour faire service audit seigneur Pierre de Médicis ay mis peine desque suis arrivé ycy de savoir la verité dont procedoit ce grant mescontentement, que le Roy avoit contre luy & en ay parlé aux principaulx. Tous disent generallement & encoures d'aucuns qui vouldroient faire plaisir a vostre maison, que en toutes assemblées & en tous lieux ledit seigneur Pierre s'est montré vray parcial pour le Roy Alphons, & qu'il a fait recevoir son armée de mer dedans le port de Pise & de la sont partis pour venir commancer la guerre en Ryv^re (*rivière*) de Gennes. Aussy m'a esté parlé du reffus que entre vous avez fait de prester argent, quant en avez esté requis, & que lon vous voulloit bailler bonnes seuretés & prouffit, & que en brefs termes eussiez esté paiez & que Gennevoys (*Génois*) n'ont pas fait ainsi. J'ay fait responce pour vostre excuse, que en général ne leussiez iamais fait, & que d'autres princes vous eussent peu contraindre a faire le semblable. Mais que en particulier je créoys qu'on eust trouvé argent avecques entre vous au moins quelque somme raisonnable.

« Il m'a esté respondu que autres fois Florentins ont presté deux cens mille ducas contans au roy Ferrand & payé cinquante mille ducas tous les ans comme par tribut. Cest article ay je tins comme rapport fait contre vérité & l'ay excusé à ceulx a qui il auoit esté dit: « Disant que de tribut jamais ne l'eussiés payé & que si Florentins paioient aucun argent par années qu'il falloit que ce feust pour quelque entretennement de gens d'armes a l'eure qu'ils estoient ses alliés. » D'autres plusieurs choses m'ont esté dictes que je passe pour briefveté.

« Et pour fin de ma lettre j'ay prié aucuns personnaiges & en bon lieu, que ceste hayne voulsist repouser sans adjouster plus grant foy aux rapports, ni faire nulle rigueur

jusques a ce que plus amplement le Roy feust informé de vos excuses, & que après ce coup ne m'en empescheroie plus si je vous veoye gens obstinés. Et me semble bien que si ladite seignorie de Florence se vouloit declarer franchement pour le Roy & que le seigneur Pierre en feust moien qu'ils seroient receus en plus faveur & amytié avecques luy qu'ils ne feurent jamais avecques le feu Roy Loys a qui Dieu pardoint. Et ne fault point craindre que a l'appetit de mil ennemys qu'ils eussent le Roy feist chose dont ils se deussent douloir : & seroient les choses mieulx entendues que jamais. Et si n'entend point qu'ils feissent nulle déclaration jusques a ce qu'ils veissent leure propice.

« Si vous vous mectez en dissimulacions, les rapports & les malveillances croytront chacun jour; aussi vous véez bien qu'il n'en est plus temps. Je ne scay que je deviendray au partement du Roy qui sera brief. Et pour ce si vous me voullez respondre faictes le diligentement. J'escripts troys lignes au seigneur Pierre, & remectz la créance sur vos lettres. Vous savez que je luy vouldroye faire service & a toute sa maison. En priant Dieu, Laurens, que vous doint accomplissement de tout ce que vous désirés. Escript à Vienne, le VI[e] jour du mois d'aoust.

« Le tout vostre

PH[es] DE COMYNES. »

Au Seigneur Pierre de Médicis.

« *Seigneur Pierre.* Je me recommande a vous tant comme je puis, pour ce que a leure que vos gens partirent de Lyon ils me escriptvirent me priant que si je venoye ycy en court, que je voulsisse aider a adolsir les choses qui étoient mal

entendues céans, & lon vous trouveroit tousjours bon serviteur & amy du Roy.

« Je foys responce a Laurens Spinelli au contenu de leurs dites lettres pour ce que l'on m'a dit a Lyon en passant qu'il est retourné a Chambéry, & luy escripts qu'il me face briefue responce pour ce que je ne scay quel chemin je prandray au party que le Roy fera d'icy & pour le temps que je y serai m'emploieray voulentiers a vous faire quelque service. Et ne convindray a dire ce que m'escriprez a personne du monde, esperant que vos envois & vos parolles seront semblables. Toutesfois il est force que chacun congnoisse ses amis par effect & en bref. Et si je estoie party a l'eure tirant en France, si ranvoyeray je les lettres en telles mains que le Roy les pourra veoir & entendre, & Messeigneurs d'auprès de luy; toutesfois jespere estre encoures la ou sera le Roy, m'ouffrant tousjours vous servir en ce que il sera possible. En priant Dieu, seigneur Pierre, que vous doint ce que désirés. Escript a Vienne ce vi^e jour d'aoust.

« Le plus que tout vostre,

PH^es DE COMYNES. »

Laurent Spinelli était le directeur de la banque des Médicis à Lyon; Comynes en parle au livre VII, chap. x de ses *Mémoires*, & l'appelle *un homme de bien en son estat & assez nourry en France*. M. Desjardins dit, dans les *Relations diplomatiques*, que la lettre porte, par erreur, sur la suscription, *Laurent de Médicis*. Il y a plus de trois ans que j'ai vu & copié cette lettre. Le premier volume de l'excellent recueil de M. Desjardins avait à peine paru, & je ne le connaissais pas encore moi-même. Pourtant je ne trouve dans mes

ſouvenirs ni dans mes papiers aucune trace de cette inadvertance. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a aucune héſitation, & c'eſt bien de Spinelli qu'il s'agit.

La première de ces lettres eſt toute politique; c'eſt un récit des faits, où ſe dévoile la conduite imprudente de Pierre, & où ſe montre comment on pouvait apaiſer Charles VIII. Un trait eſt bien fâcheux dans cette correſpondance, c'eſt cette préoccupation continuelle de l'argent chez les princes & chez leurs miniſtres. Avec de l'argent Pierre eût peut-être pu donner aux événements un autre cours. La ſeconde lettre eſt plus dure dans ſes termes. Comynes voudrait *faire ſervice à la maiſon* de Médicis. Il le dit ici comme dans ſes *Mémoires*. Mais le politique conſeiller de Louis XI ſemble ſe laſſer de ces imprudents, qui perdent & gâtent tout par leur légèreté. Dans la partie de ſes *Mémoires* qui traite de ſon ambaſſade à Veniſe, il nous fait de Pierre de Médicis un portrait peu flatté, & dont les traits commençaient peut-être à ſe fixer dans ſon eſprit dès l'époque où il écrit la lettre ci-deſſus. Enfin, à quoi font alluſion ces mots : *eſpérant que vos envois & vos parolles ſeront ſemblables?* Eſt-ce à quelque penſion faite par les Médicis à Comynes? Cette menace d'envoyer les lettres au roi, eſt-ce une miſe en demeure pour le directeur de la République Florentine de s'exécuter à bref délai? Il ſerait difficile de le prouver; mais le caractère du ſire d'Argenton autoriſe malheureuſement cette ſuppoſition.

Encore une obſervation à propos de ces lettres. Quand Comynes raconte ſon ambaſſade à Veniſe,

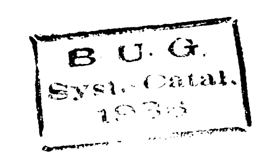
on trouve ces mots dans ſon texte, du moins dans celui de Petitot, le ſeul que j'aie actuellement à ma diſpoſition : « *J'eſtois à Veniſe, & par l'ambaſſadeur florentin étant là, je ſceus ces nouvelles qui bien me despleurent, car j'avois aymé le père, & s'il m'euſt voulu croyre, il ne lui fuſt point ainſi méſadvenu; car ſur l'heure que j'arrivay à Veniſe, lui écrivis & offris appointer; car j'en avois le pouvoir de bouche du ſéneſchal de Beaucaire & du général; mais il me reſpondit comme par moquerie par le moyen du ſire Pierre que j'ai nommé ailleurs.* » (VII, 10.)

Les deux lettres que je donne ici ne ſont-elles pas préciſément celles dont il eſt queſtion par ce terme *lui écrivis ? Les perſonnages de bon lieu* dont parle Comynes dans ſa lettre ſeraient alors le *ſeneſchal & le général* cités dans les *Mémoires*. Mais les lettres ſont adreſſées de Vienne, & la date ne laiſſe d'ailleurs d'ouverture à aucun doute. On peut répondre à l'objection que les archives de Florence ne contiennent pas de lettres de Veniſe, & il n'y a pas de raiſon pour qu'elles n'aient pas été conſervées comme toutes celles que je publie. En ſecond lieu, pourquoi Pierre de Médicis aurait-il répondu à Comynes à Veniſe par le moyen de Pierre Capponi, déſigné dans les *Mémoires* ſous le nom de *ſire Pierre*, qui était à Florence en même temps que Comynes arrivait à Veniſe, & qui déjà ſe mettait à la tête du parti oppoſé aux Médicis. Au contraire, Pierre Capponi, en 1494, était ambaſſadeur en France & négociait vainement en faveur des Médicis. Dans ſa vie, écrite par Vincenzio

Acciaiuoli, on trouve que jufqu'à la fin Pierre de Médicis lui faifait reprocher de parler despréparatifs de Charles VIII fur *des fondements trop légers*.

N'y a-t-il pas là du rapport avec le terme de *moquerie* employé par Comynes, & Pierre de Médicis n'aura-t-il pas chargé Pierre Capponi de répondre à Comynes, comme il lui répondait à lui-même? Refte le mot de Venife qu'il eft difficile d'expliquer. Mais ici je propoferais de lire Vienne dans le fecond cas. On fait avec quelle facilité dans la lecture des manufcrits un mot peut fe prendre pour un autre, & peut-être cette difcuffion fervirait-elle à rappeler l'attention fur les manufcrits originaux de Comynes, & à émender le texte? En tout cas, ces neuf lettres nous mettent fous les yeux les relations du célèbre auteur des *Mémoires* avec les Médicis; elles confirment ce qu'il en dit lui-même dans fon livre, & à ce titre ne manquent pas d'intérêt.

Malgré des lacunes évidentes, elles nous le font voir pendant fon ambaffade, attentif aux affaires d'Italie & nouant les relations dont il profitera plus tard. Nous fommes au courant de fes fentiments avant & pendant fa difgrâce; enfin, nous avons la dernière, vraifemblablement, de fes lettres, celle où il rompt avec ceux qu'il a fervis, au moment où ils fe ruinent. Comynes, toutefois, revit & accueillit bien Pierre de Médicis à Venife. Y eut-il entre eux quelque correfpondance nouvelle échangée? Je ne le penfe pas. Mais il ferait curieux de le rechercher dans les archives vénitiennes, &, à défaut de fragments de



ce genre, il me paraît impossible qu'on n'y trouve pas des renseignements sur le séjour de Comynes à Venise & des traces de ses rapports avec les chefs habiles de l'aristocratie vénitienne. C'est un soin que je recommande à ceux que leurs travaux conduiront à Venise. Pour moi, si les nouvelles études que j'ai entreprises en Toscane me faisaient connaître d'autres pièces de la main du politique conseiller, je m'empresserais de les livrer de nouveau à la publicité.

E. BENOIST,

docteur ès lettres.

